

Grotto





alto

Grotto

MARTINE DESJARDINS

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier  
le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement  
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement  
du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada  
pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt  
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

ISBN : 978-2-923550-38-1  
© Éditions Alto, 2010





Tous les usagers du service ferroviaire reliant les banlieues du nord de l'île au centre-ville de Montréal savent qu'au milieu du tunnel creusé sous la montagne, il y a une station où jamais aucun train ne s'arrête. Cette station fantôme, dont on peut apercevoir le vieil écriteau si l'on ouvre bien les yeux, porte le nom mystérieux de Grotto. Il s'agit d'un simple quai où les cheminots entreposent boulons, crampons, burettes de graissage et autres outils nécessaires à l'entretien des voies. Ce que les passagers ignorent, c'est qu'un escalier dérobé, aménagé derrière la plateforme dans une anfractuosité du tunnel, grimpe à même le roc du mont Royal et débouche à la surface, cent quarante-sept pieds plus haut.

Charles Marcelin, lui, connaissait l'existence de ce passage secret. Il l'avait découvert le jour

où, par pure bravade et au mépris du danger, il avait entrepris de traverser le tunnel à pied. Son escapade s'était plutôt mal terminée. Dès son arrivée à la gare Centrale, il avait été appréhendé par les gardiens du Canadien National et menacé d'être envoyé à l'école de réforme s'il récidivait – ce qui l'avait bien fait sourire : à douze ans, Charles Marcelin était de la graine de délinquant et accueillait avec jubilation toute nouvelle occasion de défier l'autorité. Cet esprit malfaisant avait déjà pénétré par effraction dans le bureau du directeur, détourné les fonds du magasin scolaire, introduit un écureuil par la fenêtre du gymnase, et il se plaisait à intervertir l'ordre des livres sur les rayons de la bibliothèque pour les rendre introuvables. Dans la cour d'école, il troussait les jupes des filles, donnait des jambettes aux plus jeunes et monopolisait le ballon. Aucun enfant n'osait lui tenir tête en raison de sa taille supérieure – un avantage qu'il avait acquis en doublant sa sixième année – et tous se tenaient à une distance respectueuse de lui. Mais nul ne le craignait davantage que Vincent Roussel, le petit premier de sa classe. Il en avait tellement peur que le soir, quand il retirait ses lunettes et fermait les yeux, le visage simiesque de Charles Marcelin lui apparaissait, avec ses oreilles décollées et ses yeux d'un vilain vert cornichon. Il se réveillait le lendemain grelottant dans des draps glacés de sueur, les yeux aussi cernés que ceux d'un raton laveur. Pour son plus grand malheur, le cancre avait décidé d'en faire son âme damnée. Il ne le laissait jamais s'éloigner hors de sa vue, l'attendait à la

sortie de l'école et venait même le chercher chez lui le samedi pour l'entraîner dans ses coups pendables. Le petit se laissait prendre par l'épaule et suivait sans discuter. Car il avait beau pâtir de cette amitié imposée, il redoutait davantage de s'attirer la disgrâce de Charles Marcelin et de le faire se tourner contre lui, sachant très bien qu'il ne pourrait jamais se défendre d'un tel ennemi.

Le petit Roussel se consolait d'avoir au moins empêché, sous divers prétextes plus ou moins plausibles, Charles Marcelin de franchir le seuil de sa porte. Mais ce dernier se présenta chez lui un jour où la pluie battait son plein et Vincent, à court d'arguments, n'eut d'autre choix que de l'admettre dans le vestibule. À peine le grand se fut-il débarrassé de son imperméable qu'il demanda :

« Tes parents, ils sont sortis ? »

Sans attendre la réponse, il s'introduisit dans la maison et fit le tour des appartements. Ignorant les timides protestations de Vincent, il patina sur le parquet de l'entrée, sauta sur un fauteuil du salon, piocha sur le piano, entrechoqua les pendeloques du lustre, fouilla dans les placards et le réfrigérateur, et but du lait à même la pinte. Il grimpa quatre à quatre l'escalier et, avec le plus complet sans-gêne, s'introduisit dans la chambre des maîtres. Il compta les habits de monsieur Roussel, fit l'inventaire des bijoux de madame, puis dit à son ami :

« Maintenant, montre-moi tes quartiers. »

À son corps défendant, Vincent le conduisit jusqu'au bout du corridor et lui ouvrit son sanctuaire privé. Il craignait que l'autre ne renverse son aquarium de têtards ou ne lui ravisse sa précieuse collection de pièces de monnaie. Mais le grand alla plutôt s'affaler sur le lit avec un tel abandon que les ressorts du sommier en grinçèrent. Sa nuque, couverte d'une couche de crasse brunâtre, pelant par endroits, contrastait violemment avec la blancheur de l'oreiller. Il sortit de sa poche une boîte d'allumettes et entreprit de les frotter une à une tout en faisant des remarques désobligeantes sur la chambre, notant au passage qu'elle était beaucoup plus petite que la sienne — ce qui n'était pas tout à fait exact, puisque Charles Marcelin dormait sur un lit pliant dans un coin de la cuisine du trois-pièces qu'il partageait avec sa mère et sa sœur, juste au-dessus de l'épicerie, face à la voie ferrée. Le père, garagiste de métier, avait décampé à sa naissance, mais son fils prétendait qu'il avait été pilote de ligne et qu'il était mort dans un accident de moto. Il n'avait, pour tout souvenir de lui, qu'un boulon de carburateur encore barbouillé de cambouis dont il ne se séparait jamais. Une fois ses allumettes consumées, il se mit à feuilleter un vieux numéro du *National Geographic* que Vincent avait déniché dans la bibliothèque de son père et déjà lu plusieurs fois. Il s'arrêta sur la photo d'un Indien paré d'une couronne de plumes et de peintures guerrières, et partit à rire comme un macaque.

« À qui il pense faire peur, celui-là ? Je te gage qu'une bonne grimace le ferait déguerpir. »

Vincent ne voulait surtout pas le contredire, mais il se sentit obligé de relever qu'il s'agissait là d'un Indien de la tribu des Jivaros, qui vivaient au fin fond de la forêt vierge amazonienne et dont la réputation de férocité n'était plus à faire. Les Jivaros, précisa-t-il, étaient les seuls à avoir repoussé avec succès les Incas et les conquistadors qui cherchaient à s'accaparer les riches gisements d'or de leur territoire. En 1599, ils avaient massacré vingt-cinq mille colons espagnols en un seul raid sanglant, tuant leur gouverneur en versant de l'or fondu dans sa gorge jusqu'à ce que son ventre éclate. Vincent ajouta encore qu'au lieu de collectionner gentiment les scalps de leurs ennemis, ils réduisaient leurs têtes et les portaient en colliers. Le reportage du *National Geographic* présentait d'ailleurs quelques photos saisissantes de ces trophées.

« Je sais où il y en a, des têtes rapetissées comme celles-là, déclara Charles Marcelin en refermant le magazine. Je vais t'y amener. »

Ce nouveau plan ne présageait rien de bon et Vincent se montra encore plus réticent quand le grand escogriffe lui annonça qu'il faudrait, pour aller voir les têtes, traverser le tunnel à pied. Il avait souvent entendu raconter qu'un homme sauvage en avait fait sa caverne — un homme au corps couvert de poils, aux dents acérées, aux griffes sales, incapable de prononcer autre

chose que des grognements, qui se nourrissait de petits animaux et ne dédaignait pas la chair humaine à l'occasion. Il ne croyait plus tellement à cette histoire, ce qui ne l'empêchait pas de ressentir encore une certaine appréhension face à la galerie sombre et mystérieuse. Charles Marcelin, voyant sa mine, lui donna une grande claque dans le dos.

« Allez, sors un peu des jupes de ta mère ! Lundi prochain, c'est le congé de la fête de la Reine et les trains ne rouleront pas. Nous aurons le tunnel à nous tout seuls. Réjouis-toi : tu vas enfin connaître l'aventure ! »



Les deux garçons avaient convenu de se rencontrer à l'entrée du tunnel à neuf heures tapantes. Vincent, malgré son manque d'enthousiasme, arriva le premier sur les lieux. Prévoyant, il s'était muni d'une lampe de poche et d'un sandwich à la gelée de raisin. Il s'était aussi procuré l'horaire des trains et, en attendant son camarade, il s'assura par trois fois que le service était bien interrompu ce jour-là. De temps à autre, il jetait un coup d'œil anxieux vers la bouche noire du tunnel de laquelle sortait, comme de la gueule d'un monstre souterrain, des bourrasques d'air froid et renfermé. Il commençait à espérer que Charles Marcelin ne se pointerait pas, lorsqu'il le vit approcher d'un pas nonchalant, portant un blouson de faux cuir et des bottillons pointus trop grands pour lui. Une cigarette lui pendait au bec, qu'il se vanta d'avoir

volée dans le sac à main de sa mère. Il en offrit une bouffée à Vincent et éclata de rire quand celui-ci refusa.

Il s'était déjà montré plus offensant, mais cette fois, Vincent sentit une vague de sang bilieux lui monter au cerveau et sa gorge s'emplit de grondements. Au lieu de s'échapper, cependant, ceux-ci refluèrent dans sa poitrine et emplirent son cœur d'un flot de haine jusqu'à ras bord. Le visage déformé par la crispation de ses mâchoires, le petit tendit sa lampe de poche à Charles Marcelin et dit :

« Montre-moi le chemin. »

D'un bond, ils s'élancèrent du quai et atterrirent entre les rails d'acier. Un groupe de pigeons qui nichaient sous la voûte s'envolèrent aussitôt, effrayés. Sur presque toute leur longueur, les deux voies souterraines étaient séparées par un mur de béton et les garçons s'engagèrent naturellement sur la voie de droite, dont les parois effritées accusaient l'âge avancé. Le tunnel, long de trois milles, avait été pratiqué en 1913 par la compagnie Canadien Northern, qui voulait relier son réseau ferroviaire au centre de Montréal. L'ingénieur Henry Wicksteed, chef des arpenteurs, avait proposé cette solution hypogée pour éviter de croiser les voies des compagnies concurrentes. Deux équipes d'ouvriers, constituées pour la plupart d'immigrants italiens, s'étaient attelées à la tâche, l'une commençant à creuser sur le versant sud, l'autre sur le versant nord. À la force de leurs bras, armés seulement de pics et de pelles, les ouvriers

avaient foré à travers le gabbro compact un trou de trente pieds de largeur par vingt pieds de hauteur, avançant de quatre cent vingt pieds par mois et utilisant des chevaux pour évacuer les déblais. À la moindre déviation, les deux équipes auraient risqué de ne jamais se rencontrer sous la montagne. Or, l'arpenteur Wicksteed avait été si précis dans ses calculs que la jonction s'était effectuée presque parfaitement, avec un écart d'à peine un pouce dans l'alignement et d'un quart de pouce dans la hauteur. L'excavation du tunnel n'avait demandé que dix-huit mois de travaux, mais avait coûté la somme extravagante de cinq millions de dollars. La compagnie ferroviaire, croulant sous les dettes, avait dû être rachetée par le gouvernement, donnant ainsi naissance au glorieux Canadien National. La guerre allait passablement ralentir l'installation des rails et de la caténaire électrique. On avait dû attendre le 21 octobre 1918 avant que le premier train de six wagons ne passe enfin sous le mont Royal pour rejoindre Ottawa. Ce jour-là, aucune cérémonie officielle n'avait marqué l'inauguration du tunnel : les rassemblements étaient interdits à cause de la grippe espagnole.

Vincent n'avait pas prévu qu'il serait si difficile de marcher sur la voie ferrée. N'ayant pas la taille de Charles Marcellin, dont les enjambées correspondaient exactement à l'écartement entre les traverses de bois, il était obligé de patauger dans le ballast qui faisait, sous ses pieds pressés, un effroyable bruit de mastication. Le grand, au lieu de le guider avec la lampe,

s'occupait plutôt d'éclairer tout ce qu'il rencontrait sur la voie : tessons de bouteilles, pages de journaux déchirées, gants racornis, emballages de chocolat, billets de train poinçonnés que les voyageurs avaient négligemment jetés par les fenêtres au fil des ans. Il s'attardait tout particulièrement aux carcasses des nombreux oiseaux qui, après s'être électrocutés sur la caténaire, avaient été écrasés sous les roues d'acier. À côté d'une aile de pigeon, il ramassa un bout de cigare tout mâchouillé et le fourra dans la poche de Vincent en déclarant, d'un ton paternel :

« Tiens, tu le fumeras quand tu seras grand. »

L'air ambiant, aussi humide qu'une éponge mouillée, se condensait sur leur peau en y laissant une collante odeur de créosote. De temps à autre, un courant le déplaçait et le tunnel émettait alors une sorte de toux exaspérée, comme s'il cherchait à expulser les deux corps étrangers qui s'étaient introduits dans sa longue trachée. Mais les garçons poursuivaient leur avance dans les entrailles de la montagne et atteignirent bientôt une ouverture en arche donnant sur un puits de ventilation.

« Nous allons maintenant passer sous le cimetière, dit Charles Marcelin. Attention à ta tête : ici, c'est du jus de cadavre qui coule de la voûte ! »

Le tunnel, à ce niveau, ressemblait à des catacombes : on ne voyait plus le ballast tellement il était recouvert d'os de tous les petits animaux qui s'étaient égarés ici et n'en étaient jamais

ressortis. Charles Marcelin se penchait pour ramasser une omoplate de lièvre, quelques vertèbres de rat, puis les lançait au loin.

« J'espère qu'on trouvera un crâne de mouffette, dit-il. J'aimerais en accrocher un après le guidon de ma bicyclette. »

Malgré les reflets blancs des ossements, l'obscurité ne cessait de s'épaissir et le petit Vincent, déjà oppressé par le poids de la montagne au-dessus de lui, avait de la difficulté à mouvoir ses jambes alourdies. Son pied heurta une traverse, il trébucha et s'étala de tout son long. Il resta sur le sol, étourdi, jusqu'à ce que Charles Marcelin lui braque la lampe dans les yeux en fulminant :

« On n'arrivera jamais si tu nous ralentis constamment ! »

Le petit rajusta ses lunettes et, tête basse, le suivit en boitillant. Il avait déchiré son pantalon, son genou était en sang et son sandwich écrabouillé avait maculé sa chemise de gelée de raisin. La lumière lugubre de la lampe, rampant sur les parois de roc, révélait maintenant des fossiles datant du paléozoïque. Ou peut-être étaient-ce simplement des coquilles que les ouvriers italiens avaient sculptées dans les filons de pyrite, tentant ainsi d'imiter les grottes des jardins florentins. Jetant un regard derrière lui, Vincent se rendit compte que l'entrée du tunnel n'était plus qu'un minuscule point éteint. Noyé dans ces ténèbres archaïques, reverrait-il le monde des vivants ?

Il avait presque oublié le but de cette aventure quand Charles Marcelin, indiquant un vieil écriteau placardé sur la paroi, s'exclama victorieusement :

« Grotto ! Tout le monde descend ! »

Ils quittèrent la voie, se hissèrent sur le quai où traînaient divers outils et s'arrêtèrent devant une porte de fer solidement cadénassée. Charles Marcelin s'empara d'un maillet et frappa sur l'arceau jusqu'à ce que les pentures finissent par céder. Derrière la porte grimpaient un escalier si haut qu'on n'en voyait pas le sommet.

« Encore un petit effort, on est presque arrivés », dit Charles Marcelin en prenant les devants.

L'escalier était abrupt, les marches, étroites. Ils gravirent dix-huit, dix-neuf, vingt volées... Vincent, qui n'était pas habitué à tant d'effort physique, avait les cuisses endolories et, une fois rendu en haut, douta de pouvoir continuer. Il avait sous-estimé ses forces, car il n'eut aucune difficulté à traverser la grande salle où ils avaient abouti. Il s'agissait d'une gare dont il n'avait jamais entendu parler, pour la simple et bonne raison que son existence était gardée secrète depuis quarante-sept ans. Elle avait été aménagée sous l'Université McGill durant la Première Guerre mondiale, au moment où les présidents du Canadien Northern craignaient une invasion allemande. Elle n'était pas destinée à évacuer le *vulgum pecus*, mais uniquement le petit club privé des millionnaires vivant sur le flanc du mont Royal. La gare,

conséquemment, ressemblait au lobby du Ritz avec ses colonnes de marbre, ses tapis moelleux, ses fauteuils de velours et sa fontaine centrale. Il y avait également une salle à manger aux banquettes profondes, dominée par un lustre de cristal, et aussi des kiosques en acajou pour la vente de fleurs, de journaux, de cigares. Depuis les porte-bagages en laiton doré jusqu'aux flacons d'eau de Cologne dans les salles de toilette, tout avait été pensé en fonction du confort des éventuels évacués. La gare secrète avait été condamnée à l'armistice, mais on avait rouvert ses portes à nouveau en 1939, pour une nouvelle génération des biens nantis. Jamais utilisée, elle devait maintenant servir d'entrepôt, à en juger par le nombre de boîtes et de caisses en bois qui l'encombraient. Charles Marcelin ouvrit l'une d'elles et cria à Vincent :

« Viens voir ! Il y a un lézard mort là-dedans ! »

Levant timidement l'index, le premier de classe hasarda l'opinion qu'il s'agissait plutôt d'un magnifique spécimen de dragon de Komodo, soigneusement empaillé de façon à mettre en valeur ses particularités anatomiques.

« Est-ce ici que tu as trouvé les têtes réduites ? » demanda-t-il à son aîné en soulevant le couvercle de la caisse à côté.

Avant que Vincent ait pu y plonger le nez, Charles Marcelin l'entraînait en haut d'un autre escalier débouchant sur un hall lambrissé et, ayant poussé deux portes massives, il l'attira à l'intérieur d'une salle aussi vaste qu'une église,

éclairée par des baies vitrées. Cette fois, le petit Vincent sentit ses jambes fléchir. En plein milieu de la salle se dressait un squelette géant. Un écriteau placé devant précisait qu'il s'agissait d'un mégathérium – l'ancêtre du paresseux, qui dévastait les forêts d'Amérique du Sud durant le pléistocène. Tout autour, dans des vitrines miroitantes, étaient exposés des collections parfaitement disposées et identifiées de coquillages, d'insectes et de papillons, de fragiles modèles d'anémones de mer en verre, des fossiles de fougères et de poissons, des carapaces de tortues et de tatous, des mâchoires de requin et des pinces de crabes araignées. Le long des murs, une multitude d'oiseaux empaillés – colibris, hiboux, paradisiers, et même un dodo de l'île Maurice avec ses œufs – étaient présentés dans des décors rappelant leur habitat naturel. Les collections minéralogiques avaient été logées au fond, dans l'abside, où elles faisaient scintiller leurs cristaux entre des géodes d'améthyste et de calcite. Un des présentoirs était éclairé par un rayon ultraviolet qui, en activant la phosphorescence de mornes roches grises, les animait de reflets verts, turquoise et roses.

Cet abruti de Charles Marcelin n'aurait su dire quel était cet endroit merveilleux. Vincent, pour sa part, se doutait bien qu'ils avaient dû aboutir au Musée d'histoire naturelle de l'Université McGill. Fondé en 1880 pour abriter les collections de fossiles du recteur et réputé géologue Sir William Dawson, le musée était logé dans un édifice aux allures de temple grec qui

dominait le campus avec ses imposantes colonnes corinthiennes et sa frise ornée de rosettes. Il avait été entièrement financé par les dons du philanthrope Peter Redpath, qui avait fait fortune dans les raffineries de sucre – et dont le nom de famille serait irrémédiablement entaché, quelques années plus tard, lorsque son neveu Clifford, jeune avocat prometteur, assassinerait sa mère invalide d'un coup de pistolet avant de s'enlever la vie. Lors de la construction du musée Redpath, un nouveau minéral avait été découvert sur le terrain, la dawsonite, que l'on avait nommée en l'honneur de Sir William et qui occupait une place d'honneur dans le musée. Vincent aurait aimé l'examiner, or Charles Marcelin était trop pressé de lui montrer la mezzanine, avec ses squelettes d'ours et de lions, ses pattes de rhinocéros et de chameaux, et sa modeste section d'ethnologie. C'est là qu'avaient été réunis, pêle-mêle, des crânes d'australopithèques et des pointes de flèche en silex, la momie d'un enfant thébain encore enveloppée de ses bandelettes, une réplique de la pierre de Rosette, une armure japonaise, des instruments de musique indonésiens et des masques africains. Charles Marcelin, enfin, planta son compagnon devant un présentoir tendu de velours noir et s'exclama d'un ton triomphant :

« Hein, qu'est-ce que je t'avais dit ? Tu voulais les voir, les plus petites têtes de la terre, eh bien les voilà ! As-tu déjà vu quelque chose d'aussi laid ? »

Avant ce moment, Vincent n'avait pas prêté foi aux propos de Charles Marcelin sur les têtes

réduites, persuadé qu'il s'agissait d'une autre de ses fanfaronnades. Mais il devait bien se rendre à l'évidence : il avait sous ses yeux ébahis deux *tsantsas* véritables, fabriquées par les guerriers Jivaros de l'Amazonie.

Si le grand dadais avait démontré le moindre intérêt, Vincent lui aurait expliqué pourquoi les Jivaros réduisaient ainsi les têtes. Ceux-ci, aurait-il dit, ne vivaient que pour laver leur honneur des innombrables affronts, offenses et outrages subis par leur tribu, et ne considéraient pas leur vengeance complète tant qu'ils n'avaient pas décapité leur ennemi. Cette profanation, toutefois, risquait d'attirer sur eux les foudres de l'esprit du mort. Aussi leur fallait-il le neutraliser afin de l'empêcher de hanter les vivants ou, encore pire, de s'en prendre aux ancêtres défunts. Pour cela, les Jivaros faisaient rétrécir la tête coupée en la désossant d'abord, puis en la soumettant à la chaleur jusqu'à ce qu'elle ne soit pas plus grosse qu'une pomme. Ils en cousaient les paupières et ficelaient les lèvres par un système de nœuds compliqués exécutés selon un rituel très précis, lors d'une cérémonie durant laquelle ils se badigeonnaient de sang. Ils emprisonnaient ainsi non seulement l'âme de leur ennemi, mais également sa force, son courage et ses pouvoirs chamaniques, qu'ils s'appropriaient en portant la *tsantsa* autour de leur cou. Les Jivaros ne réservaient ce sort atroce qu'aux étrangers. Si un conflit éclatait avec un membre de leur tribu, ils ne lui réduisaient pas la tête, mais lui substituaient celle d'un paresseux, car, darwiniens avant la

lettre, ils considéraient cet animal comme l'ancêtre de l'homme.

Vincent aurait pu développer le sujet bien davantage, mais il garda ses commentaires pour lui, se contentant d'admirer les deux *tsantsas* devant lui. La première, ornée d'une longue chevelure et de plumes de toucan bariolées, semblait dormir aussi paisiblement qu'un embaumé dans son cercueil. Mais la seconde, plus petite et presque noire, avait l'air féroce d'un cannibale affamé. Ses traits étaient crispés, ses épais sourcils se rejoignaient entre ses paupières désalignées. L'esprit vengeur de cet ennemi avait dû être mortellement craint, à en juger par le soin qu'on avait mis à lui sceller les lèvres. Celles-ci étaient lacées de gros cordons de chanvre, liés entre eux par d'inextricables nœuds qui descendaient le long de son menton comme des crocs menaçants. Vincent ne put s'empêcher de lui trouver une ressemblance frappante avec Charles Marcelin, d'autant plus que ce dernier, se pensant dans une foire, s'était dirigé vers la section des primates, où il faisait à présent des grimaces à un chimpanzé empaillé.

Le petit Vincent étouffait de rage à l'idée d'être plus longtemps asservi à cette brute ignorante. Il aurait aimé être un guerrier jivaro pour lui couper la tête ou, à tout le moins, avoir une *tsantsa* en sa possession pour lui jeter un mauvais sort. Bien qu'il ignorât l'étendue des pouvoirs chamaniques, il supposait que ceux-ci devaient être assez puissants pour le libérer d'une façon ou d'une autre de ce tyran. Avant de se rendre compte de ce qu'il faisait, il avait ouvert

le couvercle du présentoir et sa main s'était refermée sur la petite tête féroce. Il ne s'était pas attendu à ce qu'elle soit si lourde et il faillit l'échapper. Il fut surtout étonné par la chaleur qui s'en dégageait – une chaleur approchant la température du corps humain. Les cheveux bleutés étaient rêches, la peau avait le grain d'une peau de requin. Sa couleur venait de l'épaisse couche de charbon dont elle avait été enduite – autre moyen de s'assurer que l'esprit vengeur du mort ne s'en échapperait pas – et qui barbouilla de noir les mains de Vincent. Il était sur le point de la remettre à sa place quand il entendit un claquement de porte, puis l'écho d'un fredonnement indistinct. Aussitôt Charles Marcelin se redressa et chuchota :

« Vite, sortons d'ici... »

Les garçons réussirent à se faufiler jusqu'au hall. À leur déconvenue, leur retraite était coupée par un gros monsieur qui leur tournait le dos. C'était le concierge qui passait le balai, sans se douter qu'il n'était pas seul sur les lieux. Vite, les deux garçons se cachèrent dans le vestiaire, mais ils avaient dû faire du bruit, car ils entendirent bientôt des pas s'approcher. Tapis dans le noir, ils retinrent leur souffle pendant que l'homme tournait lentement la poignée. Ils étaient faits comme des rats. S'ils ne s'échappaient pas, ils seraient remis entre les mains de la police et envoyés à l'école de réforme, où Vincent serait isolé au milieu de centaines de garçons semblables à Charles Marcelin... Le petit avait déjà les larmes aux yeux quand il se rendit compte qu'il tenait toujours la tête

réduite. En désespoir de cause, il la serra fort dans sa main gauche et l'implora d'intervenir en sa faveur. Un choc lui parcourut aussitôt le bras et, comme une étincelle, s'immitça dans son cœur, y engendrant du coup une flamme irradiante. Sans plus hésiter, Vincent s'élança tête baissée par l'entrebâillement de la porte, fila entre les mains du concierge, traversa la gare secrète et dévala l'escalier quatre à quatre jusqu'à la station de Grotto pendant que Charles Marcelin, loin derrière, lui criait de l'attendre. Il n'était plus un écolier, mais un guerrier jivaro fendant la jungle pour aller attaquer le village voisin. Avec l'aide de la *tsantsa*, il allait se venger de tout ce qu'il avait subi. Il exigerait que son père lui achète une nouvelle bicyclette, il refuserait de manger le rosbif filandreux que lui servait sa mère, il interdirait à ses sœurs d'entrer dans sa chambre. Et il allait se débarrasser définitivement de Charles Marcelin.

Il attendait son ennemi de pied ferme sur le quai de la station Grotto. Tout occupé à accrocher la tête réduite à son cou, il remarqua à peine qu'apparaissait au loin la lumière d'un phare dont le diamètre ne cessait de s'élargir. Une locomotive approchait, rentrant à la gare après un séjour aux ateliers de réparation. Délestée de ses wagons, elle filait dans le tunnel en silence, si bien que Charles Marcelin ne l'entendit même pas quand il fit irruption sur le quai, essoufflé et enragé d'avoir été laissé en plan. Or, Vincent n'était pas intimidé : le sang bilieux accumulé dans son cœur débordait maintenant et de sa gorge s'échappaient les gro-

gnements longtemps refoulés. Pour la première fois, il osa regarder son aîné droit dans les yeux et, dès qu'il fut à sa portée, il le poussa de toutes ses forces sur la voie ferrée.

Trop surpris pour se défendre, le grand mal-faisant tomba sur le dos avec un geignement sourd et sa nuque alla heurter le champignon du rail. Incapable de se relever, il clignait des yeux en montrant ses dents pointues. Dans une minute, il serait percuté par la locomotive, traîné sur la voie, écrasé sous les roues d'acier... Encore émerveillé de son audace, le petit, sur le quai, exultait. Il voulut caresser la *tsantsa* à son cou, mais ne la trouva pas. Charles Marcelin, dans sa chute, l'avait arrachée et il la tenait dans la main qu'il lui tendait, le suppliant de l'aider. Vincent regardait une tête, puis l'autre et les deux se confondaient dans son esprit. Il n'avait que le temps de se pencher. La locomotive n'était plus qu'à dix pieds...



À toute vapeur, la locomotive avait passé. Vincent avait manqué de peu d'être happé. Il était sain et sauf et, pourtant, l'horreur restait peinte sur son visage blanc. Seul sur le quai, il serrait la petite tête dans le creux de sa main. Celle-ci semblait l'observer à travers ses paupières cousues. Et le petit sut que, désormais et jusqu'à la fin de ses jours, ce ne serait plus le visage de Charles Marcelin qu'il verrait en fermant les yeux la nuit.

## APPENDICE

### COMMENT RÉDUIRE UNE TÊTE

#### EN 10 ÉTAPES FACILES

1. Après avoir tué un de vos ennemis jurés, décapitez-le en prenant soin de conserver toute la peau du cou.

2. Avec le même couteau, faites une longue incision verticale derrière la tête, depuis le bas de nuque jusqu'au sommet de l'occiput. Agrippez les deux replis de peau et, d'un mouvement leste, détachez-les délicatement de l'os, en commençant par le scalp et en terminant par le menton. Jetez le crâne dans le fleuve Amazone, en offrande au dieu Anaconda.

3. Fermez hermétiquement les paupières et, au moyen de fibres végétales, cousez-les de la même manière que vous brideriez une volaille. Avec une alène plate, percez les lèvres de trois trous et agrafez-les ensemble en y piquant des cure-dents de bois.

4. Remplissez une marmite sacrée de décoction d'écorce, dans laquelle vous ferez doucement mijoter la tête. Laissez celle-ci réduire de moitié et retirez-la du feu avant que les cheveux ne se mettent à tomber. Assurez-vous que la peau ait bien noirci et que sa consistance soit devenue légèrement caoutchouteuse.

5. Retournez la tête comme un gant. À l'aide d'un grattoir très effilé, raclez toute chair qui adhérerait encore au derme. Recousez la longue entaille postérieure.

6. Faites chauffer une poignée de cailloux. Dès qu'ils sont brûlants, versez-les au fond de la tête et agitez-les en tous sens. Recommencez l'opération plusieurs fois par jour durant une semaine, jusqu'à ce que la tête soit aussi petite qu'une pomme.

7. Remplissez la tête de sable brûlant, sans oublier les cavités du nez, et modeler les traits pour les rendre aussi ressemblants au défunt que possible.

8. Cautérisez les lèvres avec une lame de couteau chauffée à blanc. Suspendez la tête au-dessus du feu comme un jambon et laissez-la fumer un mois pour compléter le processus de conservation.

9. Au cours d'un banquet auquel vous conviez tout le village, remplacez les cure-dents par de longues cordelettes que vous nouerez solidement et dont vous tresserez les extrémités.

10. Coiffez la chevelure et noircissez la tête au charbon. Pendez à ses oreilles deux plumes de toucan. Il ne vous reste qu'à y poser un œillet dans lequel vous passerez un lacet afin de pouvoir la porter en médaillon.



Martine Desjardins est née à Mont-Royal, à deux pas de la ligne de banlieue du Canadien national, et elle a passé son enfance à jouer le long des voies ferrées. À l'âge de sept ans, elle visite le musée Redpath et reste tétanisée devant deux têtes réduites par les indiens Jivaros, qui la hantent encore aujourd'hui. Passagère assidue du train menant à la gare Centrale, elle commence à écrire son premier roman, *Le cercle de Clara* (Leméac, 1997), dans le tunnel qui passe sous le mont Royal.

Également auteure de *L'évocation* (Leméac, prix Ringuet 2006) et de *Maleficium* (Alto, 2009) Martine Desjardins n'a jamais traversé le tunnel à pied, mais rêve de visiter la station Grotto.

DU MÊME AUTEUR

*Le cercle de Clara*, Leméac, 1997 ; BQ, 2004

*L'élû du hasard*, Leméac, 2003

*L'évocation*, Leméac, 2005

*Maleficium*, Alto, 2009



Avoir cinq ans, c'est le bonheur !

Avoir cinq ans – dans le monde de l'édition, s'entend –, c'est posséder encore toute la ferveur et la naïveté d'une jeune maison. C'est aussi avoir gagné une certaine maturité, un peu de sérieux (si peu)... Fondée par pure envie de faire plaisir et de se faire plaisir, Alto n'est plus désormais une « jeune » maison. Elle a grandi rapidement et a permis à certains de ses auteurs de briller au-delà du Québec et à d'autres, en provenance du Canada anglais et du reste du monde, de briller ici. Le plaisir, lui, demeure intact.

Afin de fêter dignement ce cinquième anniversaire, j'ai eu l'idée de contacter quelques auteurs afin de créer une collection de cinq inédits à tirage limité. Ils ont été assez fous pour accepter. Merci à eux, du fond du cœur. Ami lecteur, amie lectrice, vous tenez entre vos mains un de ces textes, réalisé dans le plus pur esprit d'Alto, soit avec plaisir, passion, audace et un bel esprit de coopération. Comme dans le bon vieux temps, au printemps 2005, alors que *Nikolski* n'était qu'une vague rumeur sur une table de café à Québec.

Cette collection est une façon de dire merci à tous ceux et à toutes celles qui font de l'aventure d'Alto un bonheur quotidien. Merci à tous les auteurs pour leurs mots et leur confiance. Cette maison, c'est vous, d'abord et avant tout. Merci aux nombreux collaborateurs, au fil des ans, pour leur appui inestimable. Merci aux lecteurs, aux libraires et aux journalistes pour leur fidélité et leur curiosité. Un merci tout particulier à Guy Champagne pour la poussée dans le dos, et à Nicolas Dickner pour avoir sauté dans un bien drôle d'esquif en 2005, à mon père à ma mère, pour le beau chemin parcouru. À Patricia Lamy pour sa fougue, à Isabelle Tousignant, Hugues Skene et Katie Boulet pour la rigueur et la patience si nécessaires dans une minuscule petite équipe. Merci à Serge Lamothe pour l'étincelle, et pour m'avoir bien rappelé qu'on a vraiment tous les jours cinq ans, à Dominique Fortier, aussi, pour son travail irréprochable et son redoutable talent. Merci enfin à Hélène et à Viviane, les femmes de ma vie, mes inspirations de tous les jours.

Oui, on a tous les jours cinq ans.

Antoine Tanguay  
Éditeur

Composition : Isabelle Tousignant  
Révision : Chantale Cusson  
Conception graphique : Antoine Tanguay et Hugues Skene

Éditions Alto  
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1  
Québec (Québec)  
G1K 3A9  
[www.editionsalto.com](http://www.editionsalto.com)

